

Prologue

L'AUBE à peine naissante alluma les ocres du désert. Appelant à la prière, seules de lointaines voix, « Allah Akbar... Allahou Akbar », trouèrent l'épais silence des sables. Tapi derrière un monticule de pierres et de broussailles mortes, je m'étirai longuement, bâillai et me frottai le visage avec vigueur pour effacer un reste de sommeil.

En contrebas, un jeune agneau encordé à un piquet de fortune se débattait en une ultime pulsion de vie. Tirant une flèche du carquois, je bandai mon arc jusqu'à son extrême courbure. Puis relâchai mes muscles et me plaquai sur la rocaille dans une totale immobilité que seule une poignée de fourmis géantes – mordant mes chairs avec obstination – m'obligèrent à rompre du revers de la main. Sur un bout de rocher à cinq, six toises de là, un caméléon se tenait à l'arrêt dans un pyjama jaune et vert trop large pour lui.

À l'approche du danger, l'agneau bêla une sorte de plainte où la révolte se mêlait à la résignation. Des taches brunes virevoltèrent au-dessus de ma tête.



Daniel Chaput

Il fallait frapper fort et juste du premier coup, comme dans n'importe quel combat.

Le plus grand des trois aigles piqua sur sa proie d'un décrochement vertigineux. À peine l'eut-il frôlée que ma flèche lui transperça le poitrail et l'entraîna à la renverse par bonds successifs. Lancinante ronde macabre aux cris si plaintifs qu'ils me poussèrent aux remords.

Je fondis sur l'animal meurtri et, de mon khandjar dont la lame brillait sous le soleil, lui tranchai le cou pour abréger son agonie. C'est à ce moment précis que je reconnus l'aigle royal, l'oiseau de Zeus, et qu'un sentiment de malaise me pénétra. D'autant que le ciel disloqua ses lourds nuages. Étrange augure.

Sur le chemin du retour, de subtiles senteurs embaumèrent l'atmosphère. Des myriades de papillons batifolèrent comme autant de cerfs-volants chinois. Cernée par le désert, Bagdad, le carrefour de toutes les caravanes, élevait à l'horizon ses innombrables mosquées aux dômes recouverts de feuilles d'or. J'appris plus tard qu'on ne tuait pas l'oiseau d'un dieu, fût-il grec, en toute impunité. Une malédiction tenace – venue de la nuit des temps – s'abattait sur celui qui s'y risquait.



I

DE RETOUR de la chasse, je franchis à cheval la double muraille crénelée de la capitale mésopotamienne par la porte de Khorasan. Lance au poing, une longue file de cavaliers enveloppés dans leurs cottes de mailles et leurs turbans noirs prenait la direction du désert. Le noir, la couleur d'Haroun Al Rachid, celle des Abbassides, qui inspirait le respect autant que la terreur, en cette année 192 de l'Hégire*.

Bagdad s'éveillait à peine et déjà des hordes bigarrées de Grecs, d'Arabes, d'Indiens, de Turcs se côtoyaient dans les hammams, autour des puits, des rives du Tigre, de l'Euphrate et sur les bords des canaux sillonnant la ville. Bagdad, jouau de l'univers

* 807 de l'ère chrétienne



Daniel Chaput

et Venise de l'Orient où les maisons flottaient comme des bateaux. L'heure était aux ablutions, on célébrait le Norouz, le printemps et la nouvelle année persane, au son des tambours martelés par de puissants bras.

Ici tout était prétexte à revêtir les habits de fête. Le moindre événement du calendrier musulman, juif ou chrétien, déclenchait l'enthousiasme général, balayant aussitôt les querelles fanatiques qui, hier encore, dégénéraient en vrais bains de sang.

Persan par mon père – dont je ne devais jamais croiser le regard – j'étais le fils unique de Réphane, une esclave à la peau d'encre du calife Mahdi. Réphane, auprès de laquelle j'ai grandi dans le rire et les larmes, au cœur du quartier réservé aux esclaves : les enfants du malheur. Abu Al-Hassan Ibn Nafi de mon vrai nom, j'ai été surnommé Ziryâb : le merle noir, pour la couleur de ma peau et ma manière de siffler. Joueur de luth, je me sentais surtout une âme de pêcheur ou de modeste fellah. J'aurais pu mener cette vie simple et laborieuse, rythmée par les saisons, le soleil et la lune, mais j'étais prisonnier d'un autre destin.

Sur le vaste marché aux bestiaux, cris et puanteurs rimaient avec une ardente atmosphère de liesse populaire. Au milieu d'amoncellements d'épices, de montagnes de poivre, de noix, de muscade, d'ail, d'oignons et de pavots, les tons les plus chatoyants tranchaient sur les voiles sombres des femmes.

« Salaam Aleikoum ! » La tête inclinée, je portai la main à mon cœur pour saluer mes amis... Nizam, le



Le Serment de l'armée

conteur et prédicateur bègue auquel je fis don de l'agneau ayant servi d'appât; Saad, un ex-cadi tombé dans la débîne et accro à l'opium; Jawad, le lépreux aux membres rongés et dont la bouche n'était plus qu'un trou de pourriture; Nasr, le charmeur de serpents et bien d'autres: boutiquiers, artisans, serviteurs du palais, seigneurs de la terre, de la guerre et porteurs d'eau faisant tinter leurs clochettes.

— Hé, Ziryâb, quand passes-tu chercher tes babouches, car elles sont prêtes? me lança Saffah, le cordonnier.

— Par la grâce d'Allah, nous fêtons la naissance du petit dernier, viens donc manger le mouton ce soir, m'apostropha Abdul, un ami d'enfance et voisin proche du Marché aux voleurs.

De partout, fusaient des «Salaam!» des «Aleikoum salaam!» des «Inch'Allah!» des «Mektoub!»

— Salut sur toi!

— Cent fois salut!

— Tu te portes bien?

— Oui, oui très bien!

— Et ta maison?

— Tes fils?

— Parfait, parfait!

— Tes femmes?

— Tes serviteurs?

— Tes terres?

— Tes troupeaux?

— Tes dromadaires?

— Très bien, très bien!

Daniel Chaput

— Al-hamdu lillah! Al-hamdu lillah ! Remercions le Très-Haut pour tous ses bienfaits.

Les langues allaient bon train. Et si elles se répandaient en prières, elles en venaient aussi à l'insulte ou à la calomnie avec la même facilité, contre ses voisins, son frère ou ses fils, contre ses femmes ou le nouvel impôt. Les riches marchands, les banquiers et leurs suites étaient au corps à corps avec le petit peuple de Bagdad : vendeurs ambulants, garçons de bain, traîne-misère, tire-laine et, pour finir, légions de chiens errants, de chats, de rats et de nuées de mouches.

Par le souk des forgerons d'abord, derrière la grande mosquée, puis par celui des orfèvres et des bijoutiers, je me frayai un chemin vers chez Hiram, le juif de Karh, afin de lui faire don de la carcasse tiède de l'oiseau des hautes cimes. Dépouille que je tenais soigneusement cachée au fond d'une large sacoche de cuir et dont Hiram ferait des merveilles, transformant cœur, foie et même rate en poudres médicinales, onguents ou drogues aromatiques.

Seule la tête m'importait pour les besoins de ma musique. M'inspirant en effet d'une vieille technique dravidiennne, j'utilisai un plectre pour frapper les cordes du luth. Taillé dans du bec d'aigle, ce nouveau plectre produirait un son plus pur, plus noble encore que l'écaille de tortue.

C'est en quartier chrétien qu'Hiram avait trouvé refuge à l'époque des massacres perpétrés contre sa communauté par les hordes sassanides zoroastriennes. Hiram le mage, le voyant que Haroun Al

Le Serment de l'almée

Rachid lui-même n'hésitait pas à consulter à chaque changement de lune.

Une fois frappés les trois coups convenus – deux courts, un long – je fus introduit par une femme édentée, ployant de la tête aux pieds sous le poids de ses bijoux. Connue dans tout Bagdad pour ses dons de prêtresse, de diseuse et de magicienne, la vieille Shahwâ était une grosse femme taillée d'un seul bloc. Mystérieux décor où s'accumulaient, accrochés au mur, au plafond, des squelettes d'oiseaux, de chauve-souris et des peaux de serpent. Dans un coin de la pièce, au milieu d'un fatras de champignons séchés, d'herbes et de plantes variées, je posai un instant mon regard sur un énorme sablier, puis sur les pièces d'ivoire d'un jeu d'échecs. Un divertissement de pure logique, pourtant jugé satanique par bon nombre de fidèles, auquel m'avait initié Abu Nawas.

À la vue du gros oiseau inerte et après un rapide examen, Hiram déclina mon offre.

— Je préfère ne pas y toucher... L'aigle royal est sacré et malheur à celui qui attente à sa vie.

— Faut-il vraiment croire à ces histoires?

— Oui, mon fils, elles sont plus vraies que nature et, à ma connaissance, personne n'échappe à cette malédiction. Un des fils de Ramsès II fut persécuté toute sa vie pour avoir chassé l'aigle royal. Ses femmes ont été emportées les unes après les autres par un mal mystérieux et tous ses fils eurent un destin terrible. Sur son lit de mort, il fut seul au monde, d'après ce que rapporte la légende. On dit aussi



Daniel Chaput

qu'Amin, le jeune fils d'Haroun, est poursuivi par la malédiction.

— Mais que dois-je faire, Hiram ? questionnai-je la gorge serrée.

— Il n'y a rien à faire, si ce n'est en appeler au Tout-puissant. Mais dans l'immédiat, mieux vaudrait l'enterrer profond pour éviter que les chacals s'en emparent. Laisse-le-moi, ajouta-t-il. Et surtout pas un mot, il faut éviter que la rumeur se répande.

